

Vilvoorde le 12 Juillet 1832

Mon cher Van Duyse,

Madame la <sup>veuve</sup> Wouters a quitté Vilvoorde avec sa petite famille et est retournée à Liere. M<sup>r</sup> Carlier, son frère, apothicaire à l'hôpital de cette ville a fait venir les manuscrits, me les a remis lundi dernier pour vous les confier. Je ne puis pas dire que je m'empresse de vous les envoyer, car je les ai depuis lundi. J'en ai lu plusieurs fragments avec plaisir, il y a une épître à sa femme qui m'a singulièrement touché. La collection n'est pas grande, il y a parmi les manuscrits plusieurs copies que vous pourriez renvoyer seules au cas que vous sachiez tirer parti. Du reste ou, après les avoir examinés et trouvés indignes du public, renvoyez le tout. Il s'y trouve des passages qui demandent à être retouchés, d'autres à être corrigés. D'ailleurs, vous en jugerez, et dans l'intérêt de la pauvre famille que ce brave Wouters a laissée dans l'indigence où le destin l'avait conduit lui-même, je vous souhaite une heureuse réussite.



Les frères et beaux-frères du défunt (père) se sont chargés d'une partie de l'entretien des orphelins. Wouters fut un homme probe, heureux dans son intérieur, religieux sans être orthodoxe, et aimant le bien, la gloire de sa patrie, comme l'attestent ceux qui l'ont connu, comme le confirment les écrits que je vous envoie. La révolution est venue lui ôter le peu de ressources qu'il avait, mais dont il savait se contenter. Il se vit entraîné avec les siens dans l'abîme que s'est creusé l'ingrate Belgique. Il n'a pu survivre à la honte du pays au désespoir de sa situation.

Vous avez jeté un rayon de bonheur sur les derniers moments, que ne ferez-vous peut-être encore ?

Vous venez de perdre votre père, six ans se sont écoulés depuis que j'ai perdu ma mère, elle m'apparaît souvent dans mes rêves et jamais je ne l'ai vue ni mourante ni morte. La sensibilité enlève à mainte personne ce qu'on est convenu d'appeler bonheur, joyeuse distraction, jouissance du présent sans mélange d'amertumes. Moi je pense que, si l'insensible gouvernait le monde, sa ruine serait imminente et complète. Un monde plus sensible verrait-il les jours que nous passons ?

Et notre ami Vandam n'en avez-vous plus des nouvelles ? Nous ne sommes qu'à cinq lieues l'un



de l'autre, ne pouvons nous pas nous voir  
pendant 24 heures et nous entretenir d'un  
ami qui nous est si cher? Que le sort se joue  
des hommes! Souffrir, espérer, mourir, n'y a-t-il  
d'autre alternative pour une âme bonne et sensible?  
Pauvre Van Dam!

J'attends votre réponse, venez plutôt me  
voir pour 2 jours, apportez votre violon ou  
guitare, je crois me rappeler que vous jouiez  
de l'un de ces instruments, je vous accompagnerai de  
la flûte. Je pourrai voir quelques unes de vos  
compositions? Vous me trouvez probablement  
bien indiscret, le désir de vous voir et vous  
parler peut me faire commettre de pareilles  
fautes, votre indulgence les excusera.

Je me dis donc l'ami de mon ami  
J. M. Dautzenberg.

Une lettre de M<sup>r</sup> Carlier se trouve dans  
le paquet.



12 Juillet 82.

Monsieur Van Ruyse

à  
Permonde

